

***JOURNAL D'UN TEMOIN***  
**LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES**  
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Bruxelles, vendredi 30 octobre (1914)**

Les Allemands disent que leur offensive avance au sud de Nieuport et à l'ouest de Lille, alors que les contre-attaques franco-anglaises ont été repoussées de toutes parts.

Les Vandales sont en train de détruire la merveilleuse cathédrale de Reims (**N.d.T.**) et le disent avec une froideur qui épouvante :

*"Une batterie française, placée devant la cathédrale de Reims, et un poste d'observation français, situé dans la tour de la cathédrale, ont dû être bombardés."*

Une autre nouvelle intéressante, extraite par eux du *Frankfurter Zeitung* (N.d.T.) :

*"Le mercredi (25), un zeppelin a survolé Paris, lâchant six bombes, dont trois causèrent des dégâts considérables. Il y eut huit morts et un grand nombre de blessés. Les aviateurs français tentèrent en vain d'attaquer le dirigeable, qui disparut."*

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (33) », in LA NACION ; 19/04/1915.

### **Notes du traducteur (N.d.T.) :**

Cathédrale de Reims, déjà longuement évoquée in PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (16 & 17) », in LA NACION ; 1-

2/04/1915. (A la date du 22 de septembre 1914 sur notre site INTERNET : **19140922.**)

Certaines affiches des autorités allemandes peuvent être notamment consultées en suivant le lien INTERNET :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/affiches>

Source, également intéressante :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

Autre source, **générale**, qui vaut le *détour* :

<https://www.google.com/culturalinstitute/project/first-world-war>

Grâce à l'admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart, le *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) est accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 – ; il nous semble intéressant d'en comparer des passages avec certains événements évoqués par Roberto J. Payró.

([http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user\\_upload/publications/Fichier\\_PDF/Fonte/Journal\\_de%20guerre\\_de\\_Paul\\_Max\\_bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf))

Paul MAX dit en date du :

**Vendredi 30 octobre 1914** (pages 108-110). (...) On n'a guère de nouvelles ces jours-ci. Je découpe dans le journal *Le Réveil*, qui s'imprime à Düsseldorf (moitié en français, moitié en allemand) et qui a du moins l'avantage sur ses collègues bruxellois d'être bien fait, l'article suivant :

## L'enfer sur l'Yser.

Mr. J o u n g, le correspondant militaire du «Daily News», au nord de la France, fait un récit des combats sur l'Yser, qui bien que coloré par la plume anglaise n'en est pas moins saisissant. Il écrit :

Il est impossible de donner une description de cette bataille acharnée sans faire usage d'expressions ronflantes et peu compréhensibles. Ce combat infernal se déroulait sur les deux côtés de l'Yser avec une violence extrême engloutissant des milliers de vies humaines. Partout des engins de mort; dans l'air, sur mer et sur terre. Ils balayent tout sur le sol, en haut, en bas et de long en large. Tous les genres d'engins mécaniques de destruction crachent le feu et dans cette fournaise les hommes bien petits rampent, creusent, courent se précipitent dans leurs luttes de tirailleurs, d'assauts à la bayonnette, de défaites, de combats de corps à corps et de grandes batailles. Epuisés et égarés, on les envoie tantôt ici tantôt là, ils dorment où ils peuvent, ne se lavent pas et meurent inaperçus.

Je suis passé dans une ville qui a été prise deux fois par les Allemands, deux fois par les Français et une fois par les Belges. Une heure s'était à peine écoulée qu'il n'était plus possible de dire lequel des belléphants était dans la ville et on courait le danger en bombardant la place de tirer sur des troupes amies.

Jeudi les Allemands furent rejetés au-delà de l'Yser. Vendredi ils avaient de nouveau pris pied sur notre rive et samedi ils furent refoulés encore une fois. Le dimanche un pont est détruit par l'un des partis, puis reconstruit par l'autre pour être de nouveau détruit et reconstruit ou bien encore abandonné comme piège dangereux pour l'ennemi qui tenterait de le traverser.

L'ennemi, soutenu par ses trains blindés, avance tous les jours lentement. Il faudrait raconter toute une série grandiose et impossible à décrire d'actions de courage qui s'accomplissent chaque jour, mais qui en grande partie restent inconnues. On pourrait écrire là-dessus tout un livre, car nos soldats sont continuellement en danger, menacés par les bombes, les feux à tirs croisés, la dynamite et les embuscades, chaque fois qu'ils apportent leur aide précieuse sur la ligne menacée.

Quand on approche du fleuve on a les oreilles abasourdis par le tir ininterrompu des canons de nos vaisseaux qui tonnent à droite et à gauche devant nous. Mais à notre droite et au-delà le bruit terrible des canons ennemis menace continuellement. Sur notre flanc se trouve le tir croisé de nos vaisseaux qui tirent droit devant eux.

Au dessus de nos têtes les avions ont rage, les moteurs bourdonnent, mais devant les dangers qui nous entourent nous ne les entendons plus. Pendant le siège

d'Anvers nos soldats avaient l'habitude de guetter les avions comme un gibier, et souvent avec succès. Maintenant ils sont obligés d'abandonner les avions à l'artillerie.

Nos aviateurs qui s'élancent dans les nuages à travers une grêle d'obus pour faire des reconnaissances s'étaient habitués de considérer les vols piqués des aviateurs allemands comme des tours d'acrobatie sans valeur ayant uniquement pour but d'effrayer notre infanterie. Mais maintenant nous savons que ces doubles vols piqués ont leur importance particulière et sont un danger menaçant pour nous.

L'infanterie, fusil au bras, avance en rampant et comme des chiens que le mauvais temps a rendu furieux. De longs convois de blessés attendent sur les rails voisins. Au loin des voitures d'ambulance reviennent lentement. Les balles des mitrailleuses fouettent le blindage de l'auto. Nous volons dans une course vertigineuse. Par moments le vacarme des mitrailleuses arrive jusqu'à nous surtout lorsque nous traversons une allée. Ces autos blindés sont les pétrels de la guerre. C'étaient ces autos conduits par des hommes courageux qui ont chassé des bataillons allemands entiers de leur ligne de défense. Plus d'une fois ces autos ont passé comme la foudre sous le feu meurtrier de l'ennemi devant les lignes étendues de nos braves troupes et les ont sauvées du danger d'être coupées par des grandes masses de troupes allemandes. L'ennemi caché a appris à ne plus faire attention aux obus. Mais la mitrailleuse reste maîtresse de cette guerre.

Cela donne une idée de ce que doit être le combat qui se livre en ce moment, dans ce petit coin de Belgique, où se sont retrouvés les Belges, les Français et les Anglais. Voici encore une découpe du même journal :

**Londres, 29 octobre.** Le «Times» d'avant-hier écrit: On considère en Angleterre la bataille de la côte jusqu'à La Bassée comme la dernière tentative des Allemands de rompre la ligne des Alliés. La bataille est devenue le choc le plus sanglant de toute la guerre. En Angleterre on attend le résultat avec confiance. Les succès des Allemands sur quelques points ont été compensés par des succès des Alliés sur d'autres points. Les troupes belges ont fait preuve de beaucoup de courage.